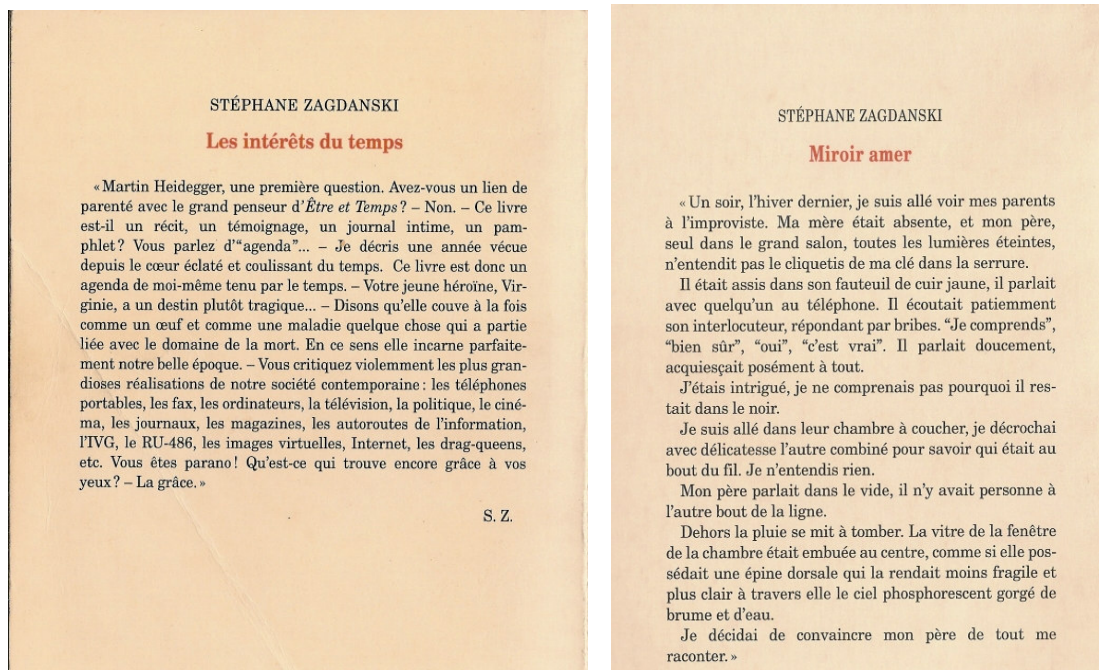


Sur *Les intérêts du temps* et *Miroir amer*

Textes extraits du recueil d'essais intitulé
De Tel Quel à l'infini, Allaphbed 2,
paru en janvier 2006 aux éditions Cécile Defaut.



Philippe Forest

« Toute explication doit non seulement tirer le sens du texte, elle doit aussi, insensiblement et sans trop y insister, lui donner du sien... Cependant, une véritable explication ne comprend jamais mieux le texte que ne l'a compris son auteur; elle le comprend autrement. Seulement, cet autrement doit être de telle sorte qu'il rencontre le Même qui médite dans le texte expliqué. »

Martin Heidegger, *Le mot de Nietzsche "Dieu est mort"*

Sous prétexte qu'il est né en 1963, et parce qu'il est certains talents qu'il est difficile d'ignorer tout à fait, de temps en temps, Stéphane Zagdanski voit son nom apparaître, aux côtés de ceux d'autres jeunes écrivains, sur les palmarès que confectionnent certains journalistes soucieux de remplir un peu le désert culturel. Autant que je sache, il n'a pourtant signé aucun de ces romans creux et sans vie censés

définir la nouvelle littérature fin-de-siècle. Ses héros ne relèvent d'aucune des mythologies populaires du présent. Parmi eux, on ne compte aucun informaticien déprimé et pas d'adolescent attardé. leur développement mental ne paraît pas s'être arrêté au temps de la puberté comme c'est souvent le cas dans les livres d'aujourd'hui. Les héros de Zagdanski considèrent qu'il n'est qu'une activité qui soit digne d'eux et ils sont conscient qu'elle leur ouvrira l'accès à toutes les autres. Ils passent leur temps à lire et à écrire (ces deux activités, bien sûr, n'en sont qu'une). Ils expliquent qu'ils vivent dans une modeste et pourtant inaccessible tour d'ivoire au pied de laquelle, ils consentent, malgré tout, à descendre la poubelle. Ironiquement assumée, cette position de retrait et de surplomb n'a pourtant rien à voir avec un quelconque dandysme du ressentiment. Il ne s'agit pas du tout de mépriser un monde sur lequel on se sait impuissant à agir. Tout au contraire, la farce sociale demande à être vécue, traversée, renversée. Elle invite au rire et fait naître en ceux qui la comprennent l'étrange positivité de la joie. En cela réside l'absolue modernité de cette œuvre en cours, plus attentive que toute autre aux particularités de notre temps.

Dès ses premiers textes, Zagdanski a mis son point d'honneur à ne s'entourer que des classiques, les modernes et les anciens (avec une préférence pour les Grecs), ceux d'aujourd'hui et de demain. Je crois que j'ai entendu parler de lui pour la première fois en 1992. Philippe Sollers m'avait parlé de la publication prochaine d'un de ses articles dans la revue *L'Infini*. Des essais ont suivi. Ils traitaient de l'hétérosexualité de Proust ou du talmudisme de Céline. Il ne s'agissait nullement de nier à l'aide de tels paradoxes et en une provocation gratuite ce que les diverses histoires de la littérature donnent comme une évidence (le scandale fait parmi la cléricature critique fut pourtant conséquent). Le but était plutôt de libérer les deux œuvres concernées de la camisole de force des idées reçues et d'en exposer à la lumière d'une lisibilité nouvelle les enjeux proprement littéraires. Il y eut ensuite *De l'antisémitisme* et surtout *Mes Moires*, une série de fragments autobiographiques que ses premières lignes définissent ainsi: "Mes Moires: les éclats moirés de ma mémoire, les hasards tramés de mon moi, le lot armorié de mes mots, etc."

Les intérêts du temps, premier roman de Stéphane Zagdanski, a paru à l'automne 1996. De septembre à septembre, le lecteur y suit une année dans la vie d'un jeune écrivain. En son sein, le roman offre différentes définitions de lui-même. Il se

présente comme une sorte d'agenda, composé sur les marges où le temps s'écrit de lui-même, révélant la fiction de son pourquoi, la fibre de son comment. De cela vient la structure éminemment mobile d'un roman qui laisse joyeusement se multiplier en lui les instants joués sur la scène écrite de la perception et de la pensée. À lui-même, le narrateur murmure: "Laisse onduler à travers toi cette sensation scandée de l'enfance, l'insouciance du temps, l'hilarité du temps, les coups de dés du temps, les pions qui glissent sur l'échiquier, pierre caressant la pierre, poli sur poli, le fin granulé du temps, les hasards et les sautes du temps, le scintillement des sensations du temps. La joie du jeu aussi, et du triomphe."

Aussi surprenant que cela puisse paraître, *Les intérêts du temps* peut également être envisagé comme un commentaire du passage de *Acheminement vers la parole* dans lequel l'auteur de *Être et Temps* examine le célèbre paragraphe 125 du *Gai savoir*. Car il se trouve que le narrateur de ce roman porte le même nom que le philosophe allemand Martin Heidegger. Sa ravissante et dérangeante maîtresse a d'ailleurs un nom aussi improbable que le sien. Elle s'appelle: Virginie Dieu. Leur histoire d'amour est belle comme la rencontre sur la table de dissection littéraire, d'un phénoménologue allemand et d'une icône sulpicienne. Le père de la jeune Virginie meurt du cancer. Martin discute de la mort de Dieu, son père. Du coup, il devient tout à fait raisonnable de lire ensemble *Les intérêts du temps* – et tout particulièrement son chapitre 25 – avec les lignes précédemment citées de Heidegger, consacrées à la fameuse formule de Nietzsche "Dieu est mort". En vérité, dans un cas comme dans l'autre, dans la langue du roman comme dans celle de la philosophie, l'objet traité est identique. Il s'agit du nihilisme, c'est-à-dire de cette pensée qui appréhendant le monde en termes de "valeurs" interdit à celui qui y cède tout accès personnel à la vérité.

Afin de s'y soustraire et de manière à ce que la pensée se rende à l'évidence du sens, il est nécessaire de se tourner vers la poésie – cette poésie que le roman peut parfaitement habiter également, ramener à la vie, aujourd'hui même (car tel est l'incontestable enjeu des *Intérêts du temps*). Dans son *Dialogue avec Heidegger*, Jean Beaufret cite la huitième *Pythique* de Pindare dans laquelle apparaît ce passage aux résonnances étrangement orientales:

"Éphémères; qu'est-il donc?"

Que n'est-il? Rêve d'une ombre
 L'homme, mais quand la
 Gloire, présent des dieux, survient,
 Une lumière brille sur les virils
 Et douceur de miel est la vie."

Un vers du même poète grec visite le narrateur du roman de Zagdanski à la toute fin du roman au cours duquel le très ancien et le très moderne se retrouvent côte à côte. Superbement, *Les intérêts du temps* s'achève ainsi: "...il y a ce fragment de Pindare auquel j'ai pensé ce matin, il flotte, va s'élever jusqu'au sommet des arbres, il m'entraîne vers le haut comme une bouée de vapeur, me fait émerger sous le soleil brûlant, "des hommes justes", *andrôn dikaiôn*, génitif pluriel, "des hommes justes le temps est le meilleur sauveur", vas-y, pense-le en grec maintenant, distinctement, mot à mot comme un filament de lumière."

Il y a, toutes proportions gardées, quelque chose de faulknérien dans la construction et l'esprit du nouveau livre de Stéphane Zagdanski, *Miroir amer*. L'épigraphe en est tirée des *Palmiers sauvages*: "*Tombe-matrice ou matrice-tombe – ça revient au même.*" Et, pour bien les entendre, il faudrait laisser résonner ces mots dans leur langue originelle (*womb, grave, tomb*) où ils conservent l'empreinte laissée en eux par les écrivains gigantesques qui, de Shakespeare à Joyce, les ont tour à tour utilisés. Le roman commence dans les jardins du Luxembourg, sous l'œil des reines mortes qui veillaient sur l'épilogue de *Sanctuaire*: « *...figées dans leur marbre terni, jusque dans le ciel prostré, vaincu par l'étreinte de la saison de pluie et de mort.* » Un homme encore jeune accompagnant son fils en promenade, se met inexplicablement à vomir entre les parterres fleuris et les eaux du grand bassin où filent quelques bateaux miniatures. *Miroir amer* est le récit de sa nausée.

On connaît la célèbre formule de *Requiem pour une nonne*: "Le passé n'est pas mort, il n'est pas même passé". La nausée de Pierre – le héros de *Miroir amer* – procède de la persistance en lui d'un passé qui ne peut pas mourir pour la bonne et suffisante raison qu'il n'est jamais né. Une souillure, un silence, un secret affectent le temps de sa naissance. Du coup, la durée de sa vie s'invagine, elle se replie dans une profondeur inquiétante et sans mystère, matricielle et tombale où se dérobe toute possibilité d'origine: "*Je titube dans le temps comme un ivrogne oscille dans l'espace. Mon existence est confinée dans un perpétuel crépuscule dont nul ne peut dire s'il est du soir ou du matin, s'il va basculer dans la noirceur exsangue de la nuit – et si cela est le cas, autant en finir sans délai –, ou s'il va délicatement s'évaporer dans les lavis progressifs de l'aube.*"

Chez le Faulkner d'*Absalon, Abasalon*, ce défaut primitif dans la trame du temps renvoyait au mélange insoutenable des sangs et des sexes, des races et des générations et le surgissement de l'impossible obligeait la parole romanesque à ressasser, dans un désordre asphyxiant, la mémoire hallucinée de l'inceste ou de la mésalliance. Dans *Miroir amer*, la lacune originelle est d'une autre nature et si elle fixe l'individu au moment manquant de sa conception, elle le prive même du secours de la sublimation tragique. Au sein du roman de Zagdanski où alternent et se tressent quatre lignes narratives – "Avant", "Ce jour-là", "Maintenant", "Aujourd'hui" –, tout ramène en effet à la décision prise par un couple d'avoir recours à la procréation médicalement assistée. Un enfant est naturellement conçu puis, quelques années plus tard, le père et la mère inexplicablement devenus stériles, un second fils est produit artificiellement en éprouvette. L'ironie cruelle du sort le fera naître la semaine même où son double et frère aîné disparaîtra des suites d'une rarissime et dévastatrice maladie génétique. Celui qui meurt et celui qui lui survit partageront le même prénom et la même histoire irrémédiablement divisée.

On touche là à un gisement de sens particulièrement dense et profond (l'enfance

et la mort, la sexualité et la technique, l'identité et la gémellité) dont le lecteur s'étonnera peut-être qu'il fournisse sa matière à un roman aussi elliptique que *Miroir amer*. Avec son style souvent sur-écrit, son intrigue discontinue se défaisant en une série de scènes floconneuses, avec ses personnages absents au drame de leur propre vie, le nouveau roman de Zagdanski peut sonner étrangement aux oreilles d'un lecteur habitué à un traitement plus naturaliste de thèmes semblables. Mais on aurait tort d'imputer trop vite la tonalité bizarre du récit à la maladresse ou à la confusion du propos. En vérité, *Miroir amer* nous fait entrer dans ce monde d'après la Technique qui est déjà le nôtre et où toute forme d'intériorité se trouve comme évidée, congédiée. La tragédie individuelle n'y existe plus qu'à la façon d'un rêve faux et lointain. Avec ses détails hallucinés d'enfance éclatant comme des bulles incongrues à la surface lisse et froide d'un univers kafkaïen de morgues et de blocs opératoires, avec ses inconsistants figurants en blouses blanches, *Miroir amer* a toutes les apparences d'un mauvais rêve imparfaitement et incomplètement reconstitué par un dormeur dans la grande nuit d'insomnie d'un hôpital planétaire.

La fable philosophique ainsi ébauchée a également valeur de manifeste littéraire. Dans les dernières pages du livre, le masque du narrateur tombe et le visage qu'il révèle semblera plus familier au lecteur des précédents ouvrages de Zagdanski, et tout particulièrement de *Mes Moires* que *Miroir amer* (d'où la proximité des deux titres) paraît réfléchir dans l'espace de la fiction. L'homme qui parle par la bouche de Pierre, apprend-on en effet à la fin du récit, n'est autre que son fils Élie, écrivain reconstituant solitairement l'aphasique histoire familiale. Sur sa table de travail, il dispose pour toute panoplie d'un stylo à plume et d'un réveil mécanique. Ces objets dérisoires, anachroniques en une époque d'écrans informatiques et d'horloges numériques restituent au temps troué de la vie sa densité perdue. La parole du fils rend au père (disséqué, décérébré, amnésique, figé dans le froid perpétuel de l'éprouvette où il fut conçu) la certitude douce d'un destin possible. Dans l'hivernal mirage virtuel d'un présent robotisé, l'écriture – modestement, baroquement,

bizarrement – s'emploie à faire saillir la pointe sensible du réel, à susciter une sorte de tendre débacle libérant les vivants de leurs limbes de glace. La littérature, nous disent les dernières pages de *Miroir amer*, conserve vivante la possibilité d'une parole dans le néant vitrifié du présent. D'autres fables que celle, minimale, pensée aujourd'hui par Zagdanski restent très certainement à écrire mais le programme du roman moderne s'énonce bien ici et en toutes lettres.

Philippe Forest